

PREDICATION A COMPIEGNE LE 2 NOVEMBRE 2025

Es 38, 17-20 Rm 14, 7-9 Luc 20, 27-40

J'ai découvert chez un poète moderne que l'année n'a pas douze, mais quatorze mois ! On en compte dix jusqu'à octobre, ensuite novembre, novembre, novembre – et décembre.

Avec ce mois gris, venteux, tristounet, plein de feuilles mortes ramassées à la pelle, on n'en finit pas...

C'est aussi le mois où la nature s'endort petit à petit, ce qui nous amène à ceux qui se sont déjà endormis et qui reposent au cimetière, mot qui vient du grec *koimeterion* : dortoir, un lieu où l'on dort.

Les humains se sont toujours posé des questions sur le destin des morts. Trois exemples autour du mois de novembre : 1) Halloween le 31 octobre (déformation de l'anglais *All Saints Eve* = la veille de Tous les Saints), 2) la Toussaint le 1 novembre, 3) le jour des morts le 2 novembre.

Ad 1) Cérémonie festive en l'honneur du dieu de la mort qui permettait de communiquer avec l'esprit des morts. Ce jour-là, les portes entre le monde des vivants et celui des morts s'ouvraient : selon la légende, cette nuit-là, les fantômes des morts rendaient visite aux vivants et pour apaiser les esprits, on déposait des offrandes devant les portes. – Cette tradition semble être associée à l'Irlande et ensuite introduite au XIX^e siècle aux USA par les émigrés irlandais. Aujourd'hui elle s'est répandue en Europe comme un produit commercial qui vise notamment les enfants, afin que, pense-t-on, leur peur inexprimée de la mort soit apaisée avec des têtes de mort peintes sur un potiron ou sur une citrouille...

Ad 2) Il faut dire que la Toussaint n'est pas faite pour les enfants. Moi-même j'en garde un souvenir un peu lugubre. En France, c'est avant tout une tradition catholique qui mène une existence beaucoup plus discrète chez les réformés. Chez les luthériens, en France ou ailleurs, la Toussaint est bien marquée et célébrée le premier dimanche de novembre, et pas le 1^{er} novembre. A cette occasion on récite souvent le registre obituaire donnant les noms des défunt pour qui a été célébré un service funèbre dans l'année.

Qui sont les saints ? Pour l'apôtre Paul, ce sont ceux et celles qui ont reçu le baptême et qui font partie de la communauté chrétienne. Aujourd'hui cette définition est difficile à maintenir puisqu'un grand nombre de baptisés ne se considèrent plus comme chrétiens ou sont pour le moins éloignés du christianisme. Aussi semble-t-il plus réaliste de dire qu'il s'agit de ceux et celles qui, avec leurs qualités et leurs défauts, se déclarent chrétiens. Ainsi forment-ils avec les chrétiens de tous les temps une longue chaîne solidaire que le Credo appelle la communion des saints. Cet aspect est plus souligné chez les orthodoxes et les catholiques, lesquels pensent en même temps qu'on n'a pas besoin d'être

canonisé pour être saint. Je dirais volontiers que le chrétien est celui qui souhaite être fidèle à l'esprit de l'Évangile et qui reconnaît qu'il ne l'est pas toujours, bref celui qui se compte parmi les *fidèles infidèles*.

Ad 3) Aujourd'hui c'est le jour des défunts et les cimetières seront magnifiquement fleuris. C'est-à-dire qu'on pense moins à la longue perspective qu'à l'aspect personnel incluant ceux qui nous étaient chers et qui nous ont précédés dans la mort ou, d'un point de vue chrétien, dans la vie.

Cette observation nous mène d'abord à la prière d'Ezéias, roi d'Israël autour de l'an 700 av. notre ère. Cette prière commence par une plainte. Le roi est gravement malade et il envisage sa mort : *Au meilleur temps de ma vie, je dois m'en aller. / Je suis assigné aux portes du séjour des morts, pour le reste de mes années. / Je ne verrai plus le Seigneur sur la terre des vivants. Je ne pourrai plus voir un visage d'homme parmi les habitants du pays où tout s'arrête.* Cette conception de la mort est fréquente dans le Premier Testament : une fois mort, il n'y a plus rien. Aucun défunt ne peut louer le Seigneur : *Le séjour des morts ne peut te louer ni la mort te célébrer. Ceux qui sont descendus dans la tombe n'espèrent plus à ta fidélité*, dit le roi. Au royaume des morts, tout est mort. Aussi bien Dieu que l'homme y sont absents. Par conséquent, quand Dieu est appelé mon salut, c'est parce que Dieu a sauvé le moribond ou le persécuté de la mort. Dans la mort même il n'y a pas d'espérance et c'est seulement au livre du prophète Daniel qu'affleure bien plus tard l'idée de la résurrection des morts.

Au temps de Jésus, les pharisiens étaient les porte-parole de cette croyance, alors que les sadducéens la contestaient au motif qu'elle n'était pas attestée dans la Torah. Ce qui est vrai. Et c'est justement un groupe de sadducéens qui, dans le texte de l'évangile, pose la question scabreuse à Jésus concernant la femme devenant l'épouse des sept frères décédés les uns après les autres – de toute évidence, afin de démontrer l'absurdité de l'idée de la résurrection (le lévirat, *levir* en hébreu = beau-frère).

Dans les trois premiers évangiles, c'est pratiquement la seule fois que Jésus se prononce sur la vie après la mort. Pour lui, la vie *avant* la mort était manifestement plus importante. Néanmoins, il parle nettement du monde à venir et de la résurrection des morts reprenant ainsi le vocabulaire des pharisiens. Il ajoute que dans le monde de la résurrection, il n'y a plus question de morts, car ceux qui y accèdent ne peuvent plus mourir. La mort est morte. Et il prend les trois patriarches comme exemple : Dieu demeure le Seigneur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Devant les hommes ils sont morts, mais devant Dieu ils sont vivants, puisque Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants, car *tous sont vivants pour Dieu*. Ou comme dit Paul : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur* (Rm 14, 8).

Il n'est pas nécessaire d'être bardé de diplômes pour comprendre que dans ce monde, la mort biologique réduit les humains à un amas de cendres et de poussière. Ce n'est pas cet amas qui va être transformé miraculeusement en corps ressuscité. Ce n'est ni crédible, ni « prêchable ». Ne cherchons pas les dépouilles mortnelles, malgré tout le respect que nous leur devons et l'affection qui demeure. Ce sont des traces périssables de ceux et celles qui ont terminé leur vie terrestre et qui ne sont plus là. Pour nos morts s'appliquent aussi les paroles que les femmes entendaient devant le tombeau vide du Christ : *Il n'est pas ici. Il est ressuscité.*

Dans ce cas, quel est l'objet de la résurrection ? Ce n'est ni mon esprit, ni mon âme, ni mon corps. Aucun de ces trois éléments n'est immortel. Une autre vision serait que c'est *ma vie achevée* ici sur terre qui sera ressuscitée, composée de la totalité de ce que j'ai fait et de ce qui m'est arrivé durant la vie. Cette totalité dépasse complètement ma mémoire, mais elle représente mon histoire personnelle. Et puisque Dieu est à la fois le Dieu vivant et le Dieu des vivants, ma vie achevée sera recueillie dans la mémoire de Dieu et incorporée à la vie de Dieu *dans* notre monde qui n'est pas un arrière-monde fantasmé, mais le lieu où Dieu par son Esprit est à l'œuvre ici et maintenant.

C'est *cette vie achevée* que je confie d'avance à Dieu, comme je le fais chaque jour pour ma vie inachevée. Parce qu'après ma mort, je ne confierai rien à personne. De ce point de vue le roi Ezékiel avait raison. En revanche, je prie Dieu de prendre ma vie en charge dès lors que j'en serai déchargé, convaincu que Dieu, qui par son Esprit m'a toujours accompagné, fera fructifier ce qui dans ma vie a été en consonance avec ce même Esprit. Ce qui contribuera à la construction du royaume de Dieu qui ne sera jamais identique à ce monde, mais qui se construit *dans ce monde, dans le monde des vivants.*

Flemming Fleinert-Jensen